

Djich

M. Peyron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2191>
DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.2191](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2191)
ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1995
Pagination : 2466-2468
ISBN : 2-85744-828-7
ISSN : 1015-7344

Référence électronique

M. Peyron, « Djich », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 16 | 1995, document D75, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2191> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2191>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Djich

M. Peyron

- 1 Le mot « djich », avec le sens de « groupe armé », ou « armée », dérivé de l'arabe dialectal (*ǧeyš*, pl. *ǧuyuš/ǧyūš* ; Harrell, 1966, p. 237), est également attesté en berbère, (*dǧiṣ*, pl. *dǧiwṣ*), également *lǧiǧ*(Taïfi, 1992, p. 317). Une autre forme (*dǧiyṣ* pl ; *dǧiyaṣn/dǧiyṣn*) a été relevée dans le parler Bni Bou Zert* (Peyron, 1981). Le terme est devenu célèbre pendant les opérations militaires dans l'Atlas marocain et le Sahara, principalement de 1920 à 1935.
- 2 Il servait alors à désigner des bandes armées, d'un effectif de 10 à 500 combattants, qui faisaient régner l'insécurité en avant de la zone dissidente jusqu'au cœur du territoire soumis. Ceci essentiellement pendant la période où, les Groupes Mobiles ayant pris leurs quartiers d'hiver, la présence militaire française n'était assurée que par une fragile ligne d'avant-postes. Ceux qui participaient à ces expéditions étaient appelés des « djicheurs ». Parmi les autres qualificatifs employés, on relève « rôdeurs », (Guennoun, 1934, p. 313), ou « pillards » (Manue, 1930, p. 221), ou encore « salopards » (Janon, 1941).
- 3 Quoiqu'il en soit, le djicheur dérangeait : c'était le « jusqu'au-boutiste », l'irréductible par excellence, qu'aucun argument ne pouvait convaincre, hormis celui passant par le recours aux armes. Or, justement, ils excellaient dans ce domaine. Passé-maîtres dans l'art d'utiliser le terrain, ils étaient aussi redoutables au moment de la première fusillade annonçant une embuscade bien préparée, qu'au moment du décrochage (Le Glay, 1930, p. 102).
- 4 Chez les résistants de l'Atlas il y avait souvent pénurie de vivres et de munitions. Aussi, les convois de ravitaillement et leurs escortes constituaient-ils des cibles de choix. Il en était de même pour les corvées de bois (Klose, 1930, 192-196), les corvées d'alfa, ou tout détachement inférieur à l'effectif d'une compagnie.
- 5 L'acharnement des djicheurs s'expliquait autant par la précarité de leur situation en dissidence, surtout vers la fin, que par le fait que certains d'entre eux, anciens ralliés ayant repris le maquis, ou auteurs de nombreux guet-apens meurtriers, savaient ne pas devoir attendre le moindre pardon au cas où ils tomberaient entre les mains des militaires français (Bidwell, 1973, p. 42 ; Saulay, 1985, p. 209). Ce fut notamment le cas

de Mḥand u-Ḥammu, djicheur célèbre du Moyen-Atlas, qui, cerné avec quelques fidèles dans les canyons du Meskeddal, le 9 février 1927, plutôt que de se rendre, préféra se faire justice au terme d'un combat désespéré.

- 6 Si la notion de l'honneur pouvait envisager le sacrifice suprême, elle se laissait aller parfois aussi à des gestes plus chevaleresques. Il en fut ainsi lors du combat qui eut lieu le 20 octobre 1928, suite à un défi lancé en bonne et due forme par un chef de djich au chef du poste d'Awfus (Bas Ziz).
- 7 Une fois que les djicheurs avaient accompli leur coup de main et entamé le décrochage, bien rares étaient les unités françaises capables de les rejoindre dans un terrain aussi difficile que celui de l'Atlas marocain. Aussi, face à la menace des djiouch, il apparut nécessaire aux autorités françaises d'organiser la riposte : ce fut le « contre-djich ». Celui-ci était composé de troupes irrégulières, soit des goumiers, soit des partisans, organisés en groupes francs, (parfois appelés *fezza-s*) dont l'encadrement était confié à des gradés français. Dans le Sud-Est marocain, l'action anti-djich se voyait renforcée par deux autres types d'unité : la compagnie montée et la compagnie saharienne. La première comptait 200 légionnaires et 100 mulets, ensemble hybride où les hommes se partageaient leurs montures à tour de rôle (Manue, 1930, p. 66). Le second type d'unité était composée de nomades Douia Menia (Dwi Mni') à cheval, commandés par des officiers français. On croyait avoir trouvé là une parade efficace à l'action des djiouch.
- 8 En réalité, ces mesures devaient s'avérer assez aléatoires. A l'exception de celles menées dans le Tichoukt (Moyen-Atlas) par le capitaine Lafitte en 1922-24 (Bordeaux, 1935, p. 138), les opérations contre-djich ne récoltent pas vraiment les succès escomptés. Certains d'entre eux essuient même des revers cinglants, ce qui est également le cas pour les compagnies montées et autres groupes francs, sérieusement malmenés dans le Haut Atlas oriental en 1928-29, et encore en 1931 -32. A la suite de ces revers, force était au commandement français d'admettre que, dans ce genre de guerre, ni les réguliers, ni les supplétifs étaient capables d'arrêter ces incursions (Voinot, 1935, p. 137).
- 9 Les meilleurs djicheurs provenaient, incontestablement, des tribus « beraber » du Sud-Est Marocain. Notamment chez les Ayt 'Isa Izem, fraction semi-nomade des Ayt Mergad, dont deux des membres, Zayd u-Ḥmad, et Zayd u-Skunti deviendront célèbres. Parmi les fractions Ayt Seḡruššen au Sud de la Melwiya, on rencontrait les Ayt Ḥammu Bel Ḥassin, clan de semi-nomades que l'avance française en 1911 avait obligé de quitter ses parcours habituels au Nord-Ouest de Bu Denib (Manue, 1930, p. 220). Ils se distinguèrent longtemps pendant les combats de l'Atlas oriental, aux côtés des Ayt 'Isa Izem. Intraitables dans leur hostilité envers l'envahisseur, ils furent contraints à suivre Belqassem Ngadi* dans sa fuite vers le Sud-Ouest, et ne devaient cesser le combat qu'en 1934, à l'instar de leurs compagnons Ayt Xebbaš (Lefébure, 1986, p. 143). Ces derniers, les plus sahariens de l'entité Ayt 'Aṭṭa, avaient derrière eux un long passé de djicheurs, s'étant signalés dès la première décennie du siècle, à l'occasion de raids hardis le long de la Saoura en direction des positions françaises à Timimoun et dans ses environs (Porch, 1986, p. 296-297).
- 10 En définitive, le mot djich revêt une connotation habituellement négative chez les chroniqueurs de l'époque coloniale. Les djicheurs se trouvent solidement campés dans le rôle de bandits de grand chemin sans scrupules et assoiffés de rapines. Selon un observateur de l'époque :

« On aurait tort de considérer les nomades pillards comme des gens attachés à leur liberté et qui se battent pour la défendre. La guerre qu'ils mènent est une affaire commerciale dont ils s'attachent à limiter les risques. Et s'ils sont opposés à notre avance, c'est qu'ils savent bien qu'elle mettra un terme à leur vie, partagée entre le coup de main et la vie opulente des lendemains de victoire », (Manue, 1930, p. 221).

- 11 C'était les juger trop sévèrement. Sans doute peut-on objectivement définir leur action comme relevant à la fois de celle des « combattants de la foi » (*mujahedin*), et des bandits, dits « d'honneur » ou « pittoresques », dont ils présentaient certains des caractéristiques. S'il y avait rapine de leur part, celle-ci était dictée par une cruelle nécessité conjoncturelle. Quant à la virulence de leurs attaques, elles visaient tout de même un envahisseur qui établissait sa mainmise sur le pays en le quadrillant d'un réseau de postes militaires et de pistes pour automobiles. Difficile, dès lors, de leur faire grief d'avoir démontré une certaine aptitude à se défendre efficacement.
- 12 De nos jours, si le mot « djich » semble être passé de mode dans la langue française, en contre-partie cette notion se retrouve dans le titre officiel des Forces Armées Royales Marocaines, à savoir *Žeyš al malaki*. On retiendra, par ailleurs, l'usage du terme « guich », lui aussi dérivé du nom de « djich », fréquemment employé dans l'histoire du Maroc pour désigner une tribu fidèle au Makhzen implantée dans une zone stratégique (Lahlimi, 1978, p. 24). Le plus célèbre fut le Guich des Oudaïas créé par Moulay Ismaïl en faveur d'une fraction des Mgrafa, tribu arabe du Sous. Le terme de Guich a été repris pendant l'époque du Protectorat pour décrire certaines troupes auxiliaires marocaines engagées pour une durée indéterminée (Guennoun, 1934, p. 309).

BIBLIOGRAPHIE

BIDWELL, R., *Morocco under colonial rule ; the French administration of tribal areas*, London, F. Cass, 1973.

BORDEAUX H., *Henry de Bournazel (L'épopée marocaine)*, Paris, Plon, 1935.

GUENNON S., *La Voix des Monts : Mœurs de guerre berbères*, Ed. Omnia, Rabat, 1934.

HARRELL R., *A dictionary of Moroccan Arabic : Moroccan-English*, Washington, D.C., Georgetown Univ. Press, 1966.

JANON R., *Les salopards*, Alger, Charlot, 1941.

KLOSE F., *The Legion marches*, trad. C. Sykes, London, J. Hamilton, 1930 (env).

LAHLIMI A., « Collectivités rurales traditionnelles » in *Etudes sociologiques sur le Maroc*, Pub. du Bull. Eco. & Soc. du Maroc, Rabat, 1978, (p. 17-41).

LEFÉBURE C., « Ayt Khebbach, impasse sud-est » in *Desert et montagne au Maghreb*, ROMM, 41-42, 1986, p. 137-157.

LE GLAY M., *Les sentiers de l'amour et de la guerre*, Paris, 1930.

MANUE G. *Sur les marches du Maroc insoumis*, Paris, Gallimard, 1930.

PEYRON M., *Une chronologie orale des Bni Bou Zert sur les événements de 1922-23 in la « tache de Taza », inédit, 1981.*

PORCH D., *The conquest of the Sahara*, O.U.P., Oxford, 1986.

SAULAY J., *Histoire des Goums marocains*, Paris, La Koumia, 1985.

TAIFI M., *Dictionnaire tamazight-français*, Paris, L'Harmattan-Awal, 1992

VOINOT L., *Sur les traces glorieuses des pacificateurs du Maroc*, Paris, C. Lavauzelle, 1939.

WEYGAND J., *Goumier de l'Atlas*, Paris, Flammarion, 1954.

INDEX

Mots-clés : Histoire, Maroc, Tribu